

—Oui, au docteur Leblanc. Je lui ai dit tout ce que je venais d'apprendre ; je lui ai exposé la situation dans laquelle allaient se trouver mon oncle et sa famille, et mon désir, mon ardent désir, non-seulement de ne point leur être à charge, mais d'accomplir vis-à-vis d'eux le devoir d'une fille. Leurs propres filles ont d'autres devoirs : elles sont mariées. Pour moi, je n'ai que celui-là, et il m'est si cher ! si cher ! répéta Fleurange de cette voix tendre qui parfois faisait pénétrer jusqu'au fond du cœur ses plus simples paroles, que j'estimerai ma vie heureuse et bien remplie si je puis m'y consacrer tout entière !...

Clément baissa la tête et reprit sa plume comme pour corriger un des chiffres inscrits devant lui. Il ne fallait pas qu'elle vit sur son visage l'effet de ce langage, non ! il ne le fallait pas.

—Eh bien ? dit-il au bout d'un moment sans la regarder, et qu'a répondu le docteur Leblanc ?

—Tenez, Clément, lisez ; voici la lettre que j'ai reçue de lui il y a deux jours.

Clément prit la lettre et la lut ; pendant qu'il la lisait, il se sentit tout d'un coup saisi d'une angoisse semblable à celle qu'il avait éprouvée peu de jours auparavant, dans le jardin, après la conversation que venait de lui rappeler Fleurange.

Il lui fallut un effort violent pour se maîtriser et pour ne pas déchirer en mille pièces le papier qu'il tenait à la main. Il y parvint cependant heureusement, car c'eût été l'acte le plus insensé qu'il eût jamais commis.

Rien, en effet, dans la lettre du docteur Leblanc, ne justifiait cette velléité furieuse. Elle était ainsi conçue :

“ Ma chère jeune amie,

“ Je ne saurais vous dire combien je suis à la fois affligé et édifié du triste récit que vous me faites : je savais de longue date quel homme était votre oncle ; mais je vois aujourd'hui que, même parmi les meilleurs, il y en a peu qui lui ressemblent, et jamais je ne me suis senti un plus vif désir d'aller lui serrer la main. Vous savez que j'ai toujours eu cet espoir et cette intention. Mais il est probable que je pourrai l'effectuer plus tôt que je ne le pensais, et ceci m'amène à la seconde partie de votre lettre.

“ Je conçois votre désir : je voudrais le seconder. D'ailleurs je n'ai pas oublié que je vous ai promis de vous aider à gagner votre vie, si jamais cela était nécessaire. Pauvre enfant ! j'avais bien espéré n'être jamais appelé à tenir cette promesse. Mais, puisque nous en sommes là, je crois devoir vous parler d'une lettre que j'ai reçue hier et qui, coïncidant avec la vôtre, m'a semblé être une indication providentielle. Cette lettre est d'une de mes clientes,